

la forêt, et des pins de la sierra de Malinche on obtint de la poix, substance dont l'usage était inconnu aux Indiens. Les agrès et autres accessoires furent apportés de Villa-Real par les *tamanes* indiens; enfin à Noël, les travaux se trouvaient tellement avancés, que Cortés ne crut pas devoir ajourner plus longtemps sa marche sur Mexico.

CHAPITRE VII.

GUATEMOZIN, EMPEREUR DES AZTÈQUES.

— L'ARMÉE SE PRÉPARE A SE METTRE EN MARCHÉ. — CODE MILITAIRE.

— LES ESPAGNOLS FRANCHISSENT LA SIERRA.

— ENTRÉE DANS TEZUCOCO. — LE PRINCE IXTLILXOCHITL.

1520.

Pendant le cours des événements qui forment le sujet du chapitre qu'on vient de lire, un changement considérable avait eu lieu dans la monarchie aztèque. Le frère et successeur de Montézuma, Cuitlahuac, était mort tout à coup de la petite vérole, après un règne de quatre mois — règne court, mais glorieux, car il avait été témoin de la défaite des Espagnols et de leur expulsion de Mexico (1). A la mort de ce chef belliqueux, les électeurs furent convoqués, selon l'usage, pour remplir le trône vacant; mission délicate et qui entraînait, dans les circonstances actuelles, une grave responsabilité. Le *teotcuelli*, ou grand pontife, appela sur le choix de ces électeurs la bénédiction du Dieu suprême. Sa prière a été conservée. Ce fut la dernière qui ait jamais été faite en pareille occasion

(1) Solís remarque au sujet de ce prince « qu'il ne régna que peu de jours; mais assez néanmoins pour que son indolence et son apathie aient effacé son nom de la mémoire du peuple. » (*Conquista*, lib. 4, cap. 16.) Je ne saurais imaginer où l'historiographe des Indes a été puiser les couleurs de ce portrait; ce n'est certainement pas dans les anciens écrivains, qui s'accordent à représenter comme nous l'avons fait d'après eux le caractère et la conduite du monarque aztèque. Cortés, qui devait en savoir quelque chose, dit qu'il était « considéré comme très-sage et très-vaillant. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 166. Voir aussi Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 29. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 19. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 88. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 16. Gomara, *Crónica*, cap. 118.

dans l'Anahuac, et quelques extraits de ce morceau pourront donner une idée de l'éloquence aztèque.

« O seigneur ! tu sais que notre souverain est mort, car tu l'as placé sous tes pieds. Il est maintenant dans son lieu de retraite ; il a parcouru le chemin que nous devons tous parcourir ; il est allé là où nous le suivrons tous — à la maison de ténèbres éternelles, où aucune lumière ne pénètre. Il jouit d'un repos que rien désormais ne troublera... Tous ceux-là étaient les princes, ses prédécesseurs, qui ont siégé sur le trône impérial, dirigeant les affaires de ton royaume ; car tu es le seigneur et l'empereur de l'univers ; ta volonté gouverne le monde entier, et tu n'as besoin du conseil de personne. Ils déposèrent le fardeau trop lourd du gouvernement et le lui laissèrent, à lui, leur successeur. Mais il ne séjourna que peu de jours dans sa royauté, car tu l'appelas pour rejoindre ceux qui avaient régné avant lui. Et il a grand sujet d'être reconnaissant, puisque tu l'as délivré d'une charge bien pesante, pour le mettre dans un lieu de paix et de repos... Qui donnera maintenant les ordres nécessaires pour le bien du peuple et de l'état ? Qui nommera les juges qui doivent administrer la justice à ton peuple ? Qui donnera le signal pour faire résonner les sons belliqueux des instruments de guerre ? qui rassemblera les vétérans et les guerriers forts dans la bataille ? O seigneur, notre défenseur ! daigne, dans ta sagesse, choisir celui qui sera digne de s'asseoir sur le trône de ton royaume ; qui portera le rude fardeau du gouvernement, qui consolera ton peuple affligé, et le soignera comme une mère soigne son fils.... O seigneur très-miséricordieux ! répands ta lumière et ton éclat sur cet empire, qui est le tien ! Dispose les choses de manière que tu sois servi en tout et partout (2). »

Le choix des électeurs tomba sur Quauhtemotzin ou Guatemozin, suivant la corruption euphonique des Espagnols (3).

(2) J'ai condensé dans ma version l'original, dans lequel on trouve toutes ces redondances et ces répétitions qui caractérisent les compositions d'un peuple barbare.

(3) Les Espagnols paraissent avoir changé le *qua*, au commencement des

Il était neveu des deux derniers monarques, et avait épousé sa cousine, la belle princesse Tecuichpo, fille de Montézuma. « Il n'avait pas plus de vingt-cinq ans, et était d'une tournure élégante pour un Indien, dit un chroniqueur qui l'avait vu souvent : il était brave, et tellement redouté, que tous les siens tremblaient devant lui (4). » Il ne recula pas devant la charge périlleuse qui lui était offerte ; et voyant l'orage qui se formait, sombre et menaçant, autour de lui, il se prépara à l'affronter. Quoique jeune, il avait déjà beaucoup d'expérience des choses militaires, et il s'était distingué, entre tous les autres, dans les combats qui avaient ensanglanté la capitale. Il portait aux Espagnols une sorte de haine religieuse, semblable à celle qu'Annibal avait, dit-on, jurée, et certainement vouée aux Romains.

Guatemozin, informé par ses espions des mouvements des Espagnols, et de l'intention où ils étaient d'assiéger la capitale, se prépara à les recevoir, en renvoyant la partie inutile de la population, en même temps qu'il concentrait les forces de ses puissants vassaux du voisinage. Il pressa l'exécution des plans tracés par son prédécesseur pour l'accroissement des fortifications de la ville, passa des revues de ses troupes, et les excita par des récompenses à se distinguer dans leurs exercices. Il harangua ses soldats pour leur communiquer son énergie martiale. Il engagea tous ses vassaux,

noms aztèques, en *gua*, de même que, chez eux, ils changèrent le *wad*, au commencement des noms arabes, en *gad*. (Voir Condé, *El Nubiense, Descripción de España*, notas passim.) La désinence *tzin* était ajoutée par les Aztèques aux noms des souverains et des principaux seigneurs, « comme marque de respect. » C'est ainsi que Cuiclahua était appelé Cuiclahuatzin. Cette terminaison, ordinairement supprimée par les Espagnols, a été conservée par hasard, ou peut-être pour cause d'euphonie, dans le nom de Guatemozin.

(4) « Mancebo de hasta veynte y cinco años bien gentil hombre para ser Indio, y muy esforçado, y se hizo temer de tal manera, que todos los suyos tremblauan dél ; y estava casado con vna hija de Montezuma, bien hermosa muger para ser India. » Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 130.

dans toute l'étendue de l'empire, à attaquer les hommes blancs partout où ils les rencontreraient; afin de s'assurer encore mieux de leur obéissance, il mit la tête des Espagnols à prix, et fixa également une prime pour chacun de ceux qu'on lui amènerait vivants à Mexico (5). Ce n'était pas chose extraordinaire pour les Espagnols, de trouver suspendus dans les temples des villes conquises les armes et les vêtements de leurs malheureux compatriotes, qui avaient été saisis et envoyés à la capitale pour y être sacrifiés (6). Tel était le jeune monarque appelé à monter sur le trône chancelant des Aztèques; digne, par la hardiesse et la grandeur de son caractère, de porter la couronne de ses aïeux, à l'époque la plus brillante de la prospérité de l'empire; et maintenant, aux jours de ses revers, se dévouant avec un généreux patriotisme, pour le sauver ou périr avec lui (7).

Mais il est temps de retourner à Tlascala, où nous avons laissé les Espagnols se disposant à poursuivre leur marche sur Mexico. Le général avait la satisfaction de voir ses troupes assez bien équipées : cet équipement variait, il est vrai, suivant l'état dans lequel s'étaient trouvés les différents renforts qui étaient successivement venus se réunir à lui; mais il était, en somme, bien supérieur, sous tous les rapports, à celui de l'armée avec laquelle Cortés était lui-même entré pour la première fois dans le pays. Il n'avait guère moins de six cents hommes, dont quarante de cavalerie et quatre-vingts arquebusiers et arbalétriers : le reste était armé d'épées, de boucliers, et de piques de Chinantla, à pointes de cuivre. Il

(5) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 19.

(6) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 134.

(7) On peut rappeler ici la belle invocation que Racine a mise dans la bouche de Joad :

Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace;
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.

Athalie, acte 4, scène 5.

avait neuf canons de moyen calibre, et une petite provision de poudre (8).

Ses troupes ayant été formées en ordre de marche, Cortés parcourut les rangs à cheval, exhortant ses soldats, selon son habitude en pareille occasion, à se montrer dignes d'eux-mêmes et de l'entreprise dans laquelle ils étaient engagés. Il leur dit qu'ils allaient marcher contre des *rebeldes*, qui avaient jadis reconnu la souveraineté de la couronne d'Espagne (9); contre des barbares, ennemis de leur religion. « Ils allaient combattre pour la croix et pour leur empereur; combattre pour effacer la tache imprimée à leurs armes, pour venger leurs injures personnelles et leurs compagnons massacrés sur le champ de bataille ou égorgés sur l'autel des sacrifices. Jamais guerre n'avait offert de stimulants plus puissants au cavalier chrétien; richesses et renommée dans cette vie, gloire impérissable dans l'autre (10). »

C'est ainsi que ce chef habile réveillait dans les cœurs des soldats qui l'écoutaient tous les sentiments secrets de la dévotion, de l'honneur, de l'ambition. Ils lui répondirent avec acclamations, qu'ils étaient prêts à mourir pour la défense de la foi; et qu'ils triompheraient ou laisseraient leurs cadavres avec ceux de leurs compatriotes dans les eaux du lac de Tezeuco.

L'armée des alliés défila ensuite sous les yeux du général. Elle est diversement évaluée par les écrivains, de cent dix à

(8) *Rel. tercera de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 183.

La plupart des autorités, pour ne pas dire toutes — circonstance remarquable — s'accordent dans cette évaluation des forces espagnoles.

(9) « Y como sin causa ninguna todos los naturales de Colúa, que son los de la gran ciudad de Temixtitan, y los de todas las otras provincias á ellas sujetas, no solamente se habian rebelado contra Vuestra Magestad. » *Rel. terc., ubi sup.*

(10) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 184.

« Porque demas del premio, que les dava en el cielo, ise es seguirian en esto mundo grandissima honra, riquezas inestimables. » Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 91.

cent cinquante mille hommes ! L'exagération palpable de ces chiffres ressort de leurs différences mêmes. Il est certain, néanmoins, que cette armée formait une masse nombreuse, composée non-seulement de la fleur des guerriers tlascalans, mais de ceux de Cholula, de Tépéaca et des pays voisins, qui avaient fait leur soumission à la couronne de Castille (11).

Armés, à la manière indienne, d'arcs et de flèches, du *maquahuil* et de la longue pique, cette arme formidable que Cortés avait introduite dans ses propres troupes ; ils étaient divisés par bataillons, ayant chacun sa bannière, sur laquelle étaient brodées des armoiries de famille ou quelque emblème distinctif. Les quatre grands chefs de la nation marchaient à l'avant-garde : trois d'entre eux étaient vénérables par leur âge, et décorés d'insignes qui attestaient les glorieux faits d'armes auxquels ils avaient pris part ; sur leurs têtes flottait le panache de plumes aux mille couleurs, monté en émeraudes et autres pierres précieuses. Leur *escaupil*, ou casaque ouatée, était recouvert du gracieux surtout en tissu de plumes, et leurs pieds étaient protégés par des sandales ornées d'or relevé en bosse. Quatre jeunes pages suivaient, chargés de leurs armes, et quatre autres portaient le même nombre d'étendards, sur lesquels brillaient les armoiries des quatre grandes divisions de la république (12). Les Tlascalans, extrêmement simples dans leur manière de vivre, étaient aussi jaloux qu'aucune des races du plateau de tout ce qui tenait au luxe militaire. A mesure qu'ils défilaient devant Cortés, ils le saluaient en agitant leurs bannières et en faisant retentir l'air des sons de leur musique sauvage ; le général leur rendait courtoisement le salut, en levant son chapeau (13). Les guerriers tlascalans, et surtout leur chef, le jeune Xicotencatl, affectaient d'imiter leurs maîtres européens, non-

(11) « Cosa muy de ver, dit le père Sahagun, sans oser préciser aucun nombre, en la cantidad y en los aparejos que llevaban. » *Hist. de Nueva España*, lib. 12, cap. 30, Ms.

(12) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 20.

(13) Herrera, *ubi sup.*

seulement dans leurs manœuvres, mais jusque dans les détails minutieux de l'étiquette militaire.

Cortés, avec l'aide de Marina, fit une courte harangue à ses alliés indiens. Il leur rappela qu'il allait combattre leurs anciens ennemis, et les somma de le soutenir d'une manière digne de leur renom. Il confiait à ceux qu'il laissait dans la ville l'achèvement des brigantins, si essentiels au succès de l'expédition ; et il demanda que ceux-là seulement le suivissent, qui étaient déterminés à rester avec lui jusqu'à la soumission complète de la capitale (14). Les alliés répondirent à cette allocution par des cris ou plutôt des hurlements de défi, qui montraient toute la joie qu'ils éprouvaient à l'idée de venger enfin leurs injures et d'humilier leur orgueilleux ennemi.

Avant de partir pour son expédition, Cortés promulgua une série d'ordonnances ou, comme il les appelle lui-même, de règlements pour l'armée, trop remarquables pour être passées sous silence. Le préambule de ce code commence par poser en principe que dans toutes les institutions divines ou humaines — si ces dernières ont quelque valeur — l'ordre est la grande loi. Nous voyons par les anciennes chroniques que les plus grands capitaines des temps passés ont dû leurs succès à la sagesse de leurs règlements, tout autant qu'à leur vaillance. C'était surtout dans la situation où se trouvaient les Espagnols, c'est-à-dire une poignée d'hommes au milieu d'innombrables ennemis, extrêmement habiles dans l'usage de leurs armes et dans l'art de la guerre, qu'un pareil code était nécessaire. On rappelle ensuite à l'armée que la conversion des païens est l'œuvre la plus agréable aux yeux du Tout-Puissant, et ne peut manquer d'avoir son appui. On exhorte chaque soldat à considérer cette œuvre comme le but principal de l'expédition, sans lequel la guerre serait manifestement injuste, et toute acquisition résultant de cette guerre un vol (15).

(14) Herrera, *loc. cit.*

(15) « Que su principal motivo é intencion sea apartar y desarraigat de

Le général déclare solennellement que le principal motif qui le fait agir, c'est le désir d'arracher les naturels à leur idolâtrie, pour leur donner la connaissance de la vraie foi; et en second lieu, de recouvrer pour l'empereur leur maître les possessions qui lui appartiennent de droit (16).

Les ordonnances défendent ensuite tout blasphème contre Dieu et les saints; vice beaucoup plus commun chez les peuples catholiques que chez les peuples protestants — ce qu'il faut attribuer moins peut-être à la différence des religions, qu'au tempérament physique; le soleil ardent des pays où domine le catholicisme donnant plus de violence à l'expression des passions (17).

Une autre loi est dirigée contre le jeu, cette passion favorite des Espagnols. Cortès, faisant quelques concessions aux habitudes nationales, autorise le jeu sous certaines restrictions, mais il interdit entièrement l'usage des dés (18). Puis viennent

de las dichas idolatrias á todos los naturales destas partes y reducillos ó á lo meno desear su salvacion y que sean reducidos al conocimiento de Dios y de su santa fé católica : porque si con otra intencion se hiciese, la dicha guerra seria injusta y todo lo que en ella se oviese onoloxio é obligado á restitucion. » *Ordenanzas militares*, Ms.

(16) « É desde ahora protexto en nombre de S. M. que mi principal intencion é motivo es facer esta guerra é las otras que ficiese por traer y reducir a los dichos naturales al dicho conocimiento de nuestra santa fé é creencia; y despues por los sozjugar é supeditar debajo yugo é dominio imperial é real de Su sacra Magestad, á quien judicamente el señorío de todas estas partes. » *Ordenanzas militares*, Ms.

(17) « Ce n'est qu'en Espagne et en Italie, dit le judicieux historien des républiques italiennes, qu'on rencontre cette habitude vicieuse, absolument inconnue aux peuples protestants, et qu'il ne faut point confondre avec les grossiers jurements que le peuple en tout pays mêle à ses discours. Dans tous les accès de colère des peuples du Midi, ils s'attaquent aux objets de leur culte, ils les menacent, et accablent de paroles outrageantes la Divinité elle-même, le Rédempteur ou ses saints. » Sismondi, *Répub. italiennes*, chap. 126.

(18) Lucio Marineo, qui vit à la cour de Castille, où il résidait alors, les terribles effets de ce goût national, fait à ce sujet cette véhémence sortie. « El jugador es el que desea y procura la muerte de sus padres, el que jura

d'autres dispositions contre les querelles et les combats particuliers, contre les provocations personnelles et les sarcasmes injurieux entre des compagnies rivales; puis des règles pour la meilleure discipline des troupes, soit dans le camp, soit en campagne. Il s'en trouve une, entre autres, qui défend, sous peine de mort, à tout capitaine de charger l'ennemi sans ordres; pratique signalée comme très-pernicieuse et trop fréquente, — effet de la fougue impétueuse des hardis et insubordonnés compagnons de Cortès.

La dernière ordonnance interdit à tout officier ou simple soldat de s'approprier aucune partie du butin pris sur l'ennemi, or, argent, pierres précieuses, tisseurs de plumes, étoffes, esclaves ou autres objets; de quelque nature qu'ils fussent, en quelque lieu et de quelque manière qu'ils eussent été obtenus, on devait les apporter immédiatement au général, ou à l'officier chargé de les recevoir. La violation de cette loi était punie de mort et de la confiscation. Peut-être verra-t-on dans une disposition aussi rigoureuse une nouvelle preuve de ce fait, que, si le conquérant s'inspirait des intérêts de la religion, il était loin d'être insensible à d'autres considérations beaucoup plus mondaines (19).

Ces réglemens ne devaient pas rester à l'état de lettre morte. Peu de temps après leur promulgation, le général fit un exemple de deux de ses propres esclaves, qu'il fit pendre pour avoir pillé les naturels. Un soldat fut condamné, pour

falso por Dios y por la vida de su rey y señor, el que mata á su ánima, y la echa en el infierno : ¿ y que no hará el jugador q' no averguença de perder sus dineros, de perder el tiempo, perder el sueño, perder la fama, perder la honra, y perder finalmente la vida? Por lo cual como ya gran parte de los hombres siempre y donde quiera continuamente juegan, parésceme verdadera la opinion de aquellos que dizen *el infierno estar lleno de jugadores*. » *Cosas memorables de España*, ed. Sevilla, 1539, fol. 165.

(19) Ces réglemens sont rapportés par Herrera, Solís, Clavigero et autres, d'une manière assez uniforme, mais avec des inexactitudes si palpables, qu'il est clair qu'ils n'avaient pas vu la pièce originale. La copie que je possède a été tirée de la collection Muñoz. Ce document curieux et très-intéressant n'a jamais été publié.

un délit semblable, à la même peine; mais le général fit couper la corde avant que la sentence eût reçu son plein effet. Cortés connaissait bien le caractère de ses compagnons; esprits rudes et turbulents, qu'il fallait gouverner avec une main de fer. Cependant il n'avait pas pour habitude de faire parade de son autorité dans des occasions indifférentes. Les rapports intimes qui naissaient de la situation même, la communauté des périls, des souffrances et des intérêts avaient amené entre les soldats et les officiers une familiarité très-préjudiciable à la discipline. Les manières franches et ouvertes du général lui-même semblaient autoriser cette liberté, qu'il n'essayait pas, ordinairement, de réprimer; condescendance politique, car les sentiments et les passions d'une soldatesque licencieuse pouvaient, s'ils étaient comprimés violemment, éclater en révolte ouverte. Mais au delà des limites de sa tolérance, toute transgression, comme toute infraction aux règlements établis dans le camp, attirait sur le délinquant un châtement prompt et inévitable. En tempérant ainsi la sévérité par l'indulgence, et cachant une volonté ferme sous les dehors simples et familiers du soldat, Cortés avait acquis sur son armée d'aventuriers un ascendant et un empire que n'aurait jamais obtenus un chef plus rigoureux.

Les ordonnances, datées du 22 décembre, furent lues le 24 à l'armée assemblée. Deux jours après, les troupes étaient en marche; Cortés, à la tête de ses bataillons, enseignes déployées, sortit, aux sons de la musique, de la capitale républicaine, qui l'avait si généreusement accueilli dans sa détresse, et qui maintenant lui fournissait, pour la seconde fois, les moyens de mener à fin sa grande entreprise. La population de la ville, hommes, femmes et enfants, accompagna l'arrière-garde jusqu'à une certaine distance, et là, faisant ses adieux aux guerriers, elle invoqua sur leurs armes la protection des dieux.

Les alliés avaient réuni des forces nombreuses, mais le général espagnol ne permit qu'à une petite partie de l'accompagner. Il se proposait d'établir son quartier général sur

quelque point du lac de Tezcuco, d'où il pourrait inquiéter la capitale des Aztèques, en soumettant les environs, interceptant les approvisionnements, et mettant ainsi la ville en état de blocus (20).

Quant à l'assaut même, son intention était de l'ajourner jusqu'à l'époque où l'arrivée des brigantins lui permettrait de le livrer avec tous ses avantages et avec toutes les chances de succès en sa faveur. En attendant, il ne crut pas devoir s'embarasser d'une multitude qu'il n'était pas facile de nourrir; il préféra laisser la plus grande partie de ses alliés à Tlascalala, d'où ils pourraient transporter les vaisseaux au camp, lorsqu'ils seraient achevés, et l'aider dans ses opérations ultérieures.

Trois routes se présentaient à Cortés pour pénétrer dans la vallée: il choisit la plus difficile... celle qui, à peine frayée à travers la haute *sierra*, sépare le plateau oriental du plateau occidental, et qu'on eût pu croire impraticable pour une armée. Cortés jugea avec raison qu'en prenant cette direction il aurait, selon toute probabilité, l'avantage de n'être point harcelé par l'ennemi, qui s'en remettrait sans doute aux aspérités mêmes du terrain.

L'armée fit, le premier jour, cinq à six lieues, Cortés marchant à l'avant-garde, avec son petit corps de cavalerie. On fit halte au village de Tetzmellocan, au pied de la chaîne de montagnes qui traverse le pays, touchant, à son extrémité méridionale, le gigantesque Iztaceihuatl, blanchi par la neige des siècles (21). Les troupes furent bien accueillies dans ce

(20) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 20. Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 127. Le premier de ces historiens porte à quatre-vingt mille le nombre des alliés indiens qui suivirent Cortés; le dernier à dix mille!... ¿ Quien sabe?

(21) Cette montagne, qui forme avec sa voisine, le Popocatepetl, la grande barrière, les colonnes d'Hercule de la vallée de Mexico, a été assimilée, à cause de sa forme, au dos d'un dromadaire. (Tudor, *Tour in North-America*, let. 22.) Elle s'élève bien au-dessus de la limite des neiges perpétuelles dans les tropiques, et son énorme crête avec ses flancs enveloppés

village, et commencèrent le lendemain matin à gravir la chaîne.

Le sentier était roide et extrêmement inégal, hérissé d'épaisses broussailles, dégradé par les torrents de l'hiver qui l'avaient profondément sillonné de ravins pierreux, à peine praticables pour l'artillerie, tandis que les branches des arbres, se projetant horizontalement à travers la route, opposaient à la cavalerie des obstacles sans cesse renaissants. Le froid, à mesure qu'on s'élevait, devint plus intense. Il affecta vivement les Espagnols, récemment acclimatés à une région chaude, ou du moins tempérée; mais les efforts continuels, qu'il leur fallait faire pour poursuivre cette marche ascensionnelle, leur fournirent le meilleur moyen de résister aux rigueurs de cette température. De noires forêts de pins, qui couvraient les rampes inférieures des montagnes et dégénéraient plus haut en arbustes rares et rabougris, étaient la seule végétation de ces régions élevées. Il faisait nuit avant que les soldats épuisés de fatigue eussent atteint la crête pelée de la sierra, où ils se hâtèrent d'allumer leurs feux; là, s'entassant autour de leurs bivouacs, ils se réchauffèrent à l'envi et préparèrent leur repas du soir.

Au point du jour, l'armée se remit en marche. On célébra la messe, puis on commença la descente, plus difficile encore et plus pénible que la montée de la veille; car la route, indépendamment des obstacles naturels qu'elle présentait, était obstruée de distance en distance par de grands abattis d'arbres, évidemment faits à dessein. Cortés ordonna à un corps de troupes légères de dégager le chemin, et l'armée poursuivit sa marche, mais cette fois avec la crainte que l'ennemi n'eût préparé quelque embuscade pour la surprendre lorsqu'elle serait engagée dans le défilé. Les soldats avançaient avec précaution, cherchant à percer de leurs regards la sombre épaisseur des forêts, où les Aztèques auraient pu se cacher. Mais

dans leur manteau d'argent, forment un des objets les plus frappants du magnifique panorama qui se déroule aux yeux des habitants de la capitale.

ils n'aperçurent aucun être vivant, à l'exception des hôtes sauvages des bois et d'une bande de *zopilotes*, vautours du pays, qui, semblables à des esprits malfaisants, suivaient du haut des airs la marche de l'armée, dans l'attente de quelque sanglante curée.

A mesure qu'on descendait, les Espagnols éprouvaient une altération aussi agréable que sensible dans la température. Le caractère de la végétation changeait également, et le triste pin, le seul arbre qu'ils eussent vu depuis quelque temps, était remplacé par le chêne noueux, par le sycomore, ou plus bas encore par le gracieux poirier, mêlant ses baies rouges au sombre feuillage de la forêt, tandis qu'on apercevait, dans les gorges profondes, les lianes aux couleurs brillantes, suspendant aux branches leurs guirlandes de fleurs, indices d'un ciel plus doux. Enfin l'armée déboucha sur un plateau d'où l'œil, sans être arrêté par les bois ou par les cimes des montagnes, plongeait au loin sur la riche vallée de Mexico, qui, baignée dans la lumière dorée du soleil, reposait en quelque sorte dans les bras de ces géants des montagnes, que l'imagination pouvait se figurer comme ses génies protecteurs. Ce spectacle magnifique, nouveau pour une grande partie des soldats, les jeta dans le ravissement. Les vétérans de Cortés eux-mêmes ne purent contenir leur admiration, bientôt suivie d'amères réflexions, quand ils se rappelèrent les maux qu'ils avaient soufferts dans ce bassin si riant, mais si perfide. « Nous sentîmes, dit le chef de cette armée conquérante, que nous n'avions d'autre alternative que la victoire ou la mort; et notre parti une fois pris, nous marchâmes d'un pas plus allègre, comme si nous fussions allés à quelque partie de plaisir (22). »

Les Espagnols, en avançant, virent les sommets des monts

(22) « Y prometimos todos de nunca de ella salir, sin victoria, ó dejar allí las vidas. Y con esta determinacio íbamos todos tan alegres, como si fueramos á cosa de mucho placer. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 188.